

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Josi MAGG

Glanes dans la vie quotidienne au
Collège de Saint-Maurice en
l'année scolaire 1898-1899 (IX-X)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1956, tome 54, p. 91-94

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

Glanes dans la vie quotidienne au Collège de Saint-Maurice

en l'année scolaire 1898-1899

IX

Dans l'étude de la langue française, nous avons passé depuis longtemps des leçons initiales aux règles compliquées de la grammaire. Etudiants originaires de Suisse alémanique, nous travaillions ferme à des exercices d'assouplissement, mais notre adaptation au génie de la langue n'avancait que fort lentement. Un jour, je remarquai que cette matière aride pouvait, de temps à autre, nous offrir une surprise plus attrayante ; en effet, parmi les exercices de mémoire qu'on nous imposait, il s'en trouvait qui paraissaient rimer : nous les retenions alors plus facilement. Mais surtout nous devions apprendre des montagnes de mots français irréguliers ! Entre autres « litanies », j'ai encore très distinctement dans l'oreille celle de : *bail, corail, émail, soupirail, travail, vantail* et *vitrail*, qui, au lieu de prendre un *s* au pluriel, changent leur désinence *ail* en *aux*. Ces irrégularités me faisaient mieux sentir les difficultés innombrables dont est semée la connaissance sérieuse d'une langue étrangère. C'est pourquoi je me persuadais que, même après avoir acquis un riche vocabulaire, je n'arriverais jamais à communier intimement au génie de cette langue française qui paraissait me demeurer irrémédiablement étrangère... J'en arrivais à me demander si je comprendrais jamais à fond la manière de vivre et d'agir des Suisses romands, que je côtoyais pourtant de près dans ce collège !

Qu'elle était digne d'éloges la grande patience dont le chanoine O. de Cocatrix usait envers nous, envers les Haut-Valaisans

* Les *Glanes* précédentes ont paru dans les N^{os} 3-6 et 9 des *Echos* de 1955.

surtout, dont le parler bizarre et vieillot ne facilitait guère l'étude et la prononciation d'un français à peu près acceptable ! Quant à nous, venus de Suisse alémanique ou d'Allemagne, nous étions plus habiles à discourir que les étudiants originaires du Haut-Valais, mais on pouvait nous reprocher une élocution qui ne respectait pas assez les règles fondamentales de la syntaxe... Et c'est à combattre nos solécismes que notre professeur de classe s'appliquait sans relâche. Il nous recommandait constamment d'apprendre mot à mot et de réciter entre nous la leçon même la plus courte, conseil qui était valable pour nous tous.

Nos condisciples haut-valaisans faisaient aussi dans les cours d'allemand de pénibles expériences, quoique d'un autre genre. Le chanoine Wolf qui nous aidait à compléter nos connaissances dans notre langue maternelle et qui, de surcroît, nous enseignait la comptabilité, était originaire d'Ellwangen en Wurtemberg. Chargé depuis quelques années déjà de la langue allemande au Cours spécial de français, il connaissait parfaitement les différences régionales qu'elle comporte, en Suisse notamment. Il savait la forte influence que le dialecte exerce sur la langue écrite ; aussi, pour encourager en particulier les Haut-Valaisans, qui avaient tant de peine à parler correctement le bon allemand, il leur avouait que lui-même, en raison de son dialecte souabe, avait éprouvé autrefois des difficultés toutes pareilles aux leurs.

Par ses encouragements pleins de cœur, cet excellent professeur avait conquis notre intérêt à ce cours de langue allemande que quelques-uns parmi nous avaient jugé d'abord superflu. Lectures et compositions nous donnèrent quelque idée de la richesse et de la valeur culturelle de notre propre langue. Nous apprîmes avec joie quelques poèmes et, en fin d'année, nous nous attachâmes avec enthousiasme à l'étude commentée de la *Cloche* de Schiller.

A cette époque, nous écrivions encore l'allemand en lettres gothiques courantes (les caractères latins ne nous servaient qu'au français). Au surplus, l'orthographe de la langue allemande venait d'être modifiée et nous avions de la peine à nous y adapter. En outre, les règles de la coupure des mots en fin de ligne demeuraient imprécises. Mais le bon chanoine savait mieux que personne aplanir pour nous ces difficultés

et bien d'autres encore, tout en animant son cours par des exemples fort plaisants.

Ainsi nous menions de pair l'étude des irrégularités du français et celle des problèmes qui se rencontrent en allemand dans la liaison des mots et dont la plupart demeuraient encore sans solution. Par exemple, devait-on écrire : *in Folge dessen* ou *infolgedessen* ? ou bien : *mir geschiet recht* avec une minuscule et *ich tue dir Unrecht* avec une majuscule ? Finalement notre maître opina qu'en pareils cas il vaudrait mieux écrire tous les mots de ces expressions avec des minuscules, mais qu'en attendant des décisions plus autorisées, il fallait observer les règles existantes ; aussi nous dûmes leur consacrer beaucoup de temps. Ces incursions approfondies dans la langue allemande étaient pour nous le plus agréable dérivatif aux leçons pénibles et rébarbatives de la langue française.

X

Le dernier trimestre nous réservait de nouvelles surprises. Ce fut d'abord la journée annuelle de promenade par classe. L'année précédente, en pareille circonstance, j'étais allé, avec mes camarades de Maria Hilf, à la célèbre chute du Rhin, près de Schaffhouse ; maintenant, avec mes condisciples de Saint-Maurice, je gravis la Petite-Dent, la cadette de la chaîne des Dents du Midi. A Schwyz, nous avions rapporté des cailloux plats sur lesquels nous avons inscrit à l'encre de Chine : « *Rheinfall 1898* » ; à Saint-Maurice, je revins de notre ascension riche en aventures, avec des bouquets de rhododendrons attachés à mon piolet.

Et puis, quelque temps plus tard, nous eûmes la joie de bénéficier d'une récréation extraordinaire, par un bel après-midi de congé. Ce fut bien l'événement le plus original de l'année, et quel régal incomparable nous attendait ! Des cerises, de pleines poignées de magnifiques cerises noires. Nous en prenions tant que nous voulions, assis à l'ombre des arbres étonnamment fraîche en ce début d'un resplendissant été. Une fois de plus, je constatai que nous étions plus favorisés que dans la Suisse centrale où, il est vrai, le sol est moins fertile que dans le Midi, auquel je rattachai désormais

le Bas-Valais... Pourtant, jusqu'alors, j'avais enfermé tout le canton dans la zone des Alpes !

Ainsi, cet après-midi, nous nous sommes rendus pleins de joie dans un verger appartenant à l'Abbaye ou loué par elle. Bien que les arbres fussent peu élevés et missent leurs fruits à portée de nos mains tendues, on avait apprêté pour nous des échelles. Grâce à elles, nous grimpâmes en un clin d'œil dans les ramures, mais, par prudence, nous nous gardions d'avancer trop loin sur les branches et nous cherchions plutôt à découvrir un emplacement solide où l'on pût commodément se tenir. En parfaits gourmets, nous cueillions les cerises les plus mûres et les mieux attiédies par le soleil et nous nous en régaliions abondamment.

Un bon nombre d'entre nous étaient de la sorte dispersés à travers les arbres, tandis que le reste de notre bande, étendus sur l'herbe, attendaient que les premiers fussent redescendus pour monter à leur tour. Pour moi, je demeurai longuement assis sur une branche, louant et savourant ces bénies cerises noires qui, tout autour, s'offraient à ma gourmandise. Je n'avais de ma vie joui d'un plaisir aussi grand, et qui fût si simple et si naturel... Lorsque, descendant enfin de mon « perchoir », je me laissai doucement glisser de la branche la moins élevée sur l'herbe, il me sembla ressentir comme les effets d'une eau-de-vie que j'avais goûtée autrefois... J'avais la tête un peu lourde, mais je résolus de tenir cette impression pour une illusion. Et puis, l'herbe tendre et l'ombre agréable des cerisiers invitaient à un petit somme bienfaisant !

Jusqu'au début de la soirée nous restâmes ainsi à flâner et à nous régaler dans l'estival verger du couvent. Revenus au pensionnat, nous fûmes appelés aussitôt au souper, mais beaucoup n'avaient plus d'appétit. Seul le sommeil profond de la nuit pouvait achever une journée aussi parfaitement agréable...

(A suivre.)

Josi MAGG